

sujet une synthèse, couvrant deux mille ans d'histoire du bouddhisme et de la Chine, et reprendre à nouveaux frais la question de cette transformation, il fallait beaucoup de courage, de talent, d'érudition, et un travail considérable. C.-f.Y a admirablement tenu le pari. Le livre est d'un volume imposant, mais bien illustré et d'une lecture aisée. On pourrait juste lui reprocher quelques allers et retours et références internes un peu difficiles à suivre, mais sans doute était-ce difficilement évitable dans une telle entreprise. Peut-être aussi quelques mots de synthèse sur le culte de Guanyin en Corée, au Japon et au Vietnam auraient encore enrichi le propos. Mais qu'importe : le résultat mérite d'être classé parmi la douzaine de références indispensables en matière de sciences sociales des religions en Chine. En déroulant le cours de l'histoire de Guanyin, l'A. aborde de nombreux aspects de la religion chinoise, si bien que son livre pourrait servir de façon non conventionnelle et stimulante de manuel d'histoire religieuse de la Chine.

La qualité la plus éminente du livre est de jouer avec une égale maîtrise sur les différents aspects disciplinaires, bouddhologie et histoire sociale, études des textes, des sources visuelles et du terrain. L'A. commence de façon discrète mais émue par expliquer les raisons profondes du choix qui l'a conduit à consacrer vingt ans de sa vie à étudier Guanyin : celle-ci, inspirant sa pieuse grand-mère, lui avait sauvé la vie ainsi qu'à toute sa famille alors qu'elle était enfant (préface, p. x). Bouddhologue de formation, elle commence logiquement son travail par une analyse des sources textuelles de la figure et du culte de Guanyin dans la littérature canonique bouddhique. Mais, contrairement à l'instinct bouddhologique, et certainement conduite par son expérience personnelle du culte vécu de Guanyin, elle consacre la plus grande partie de son ouvrage aux sources chinoises non canoniques, aux récits édifiants, aux romans, aux images et aux traditions orales où s'exprime non plus Avalokitesvara mais bien Guanyin elle-même. Bien que le terme « populaire » (*folk*) subsiste encore ici ou là, on a quasiment dépassé le stade d'une historiographie de classe héritée du XIX<sup>e</sup> siècle, distinguant la grande tradition des intellectuels des « simplifications populaires ». Débarrassé de cette pesante gangue, on voit donc comment ce sont les communautés de cultes, avec leurs pèlerinages, leur littérature vernaculaire et leurs arts (peinture, sculpture, théâtre) qui inventent Guanyin en utilisant, entre autres, les données du bouddhisme canonique. Et on partage l'admiration de l'A. pour la richesse de cette création émanant de tous les segments de la société chinoise.

La réponse offerte par C.-f.Y. à « l'énigme » de la transformation est donc celle d'une « domestication » d'Avalokitesvara en Chine au travers de multiples communautés l'ayant adopté comme divinité protectrice et l'ayant par là transformé en divinité chinoise, avec un nom, une histoire incarnée, des dates d'anniversaire, un cycle de miracles datés et localisés, etc (on pourrait aussi ajouter qu'en tant que déesse chinoise, elle a été pleinement adoptée par le taoïsme). Parce qu'il y avait relativement peu de déesses au China, Avalokitesvara aurait occupé cette « niche écologique » en prenant, tant qu'à s'incarner, une identité féminine. Cependant, il n'y a pas eu une mais des transformations d'Avalokitesvara en Guanyin, puisqu'il en existe plusieurs formes féminines, ayant chacune leur histoire et leur lieu de culte, même si ces différentes formes se sont mêlées voire confondues au cours du temps. À chaque cas d'apparition d'une nouvelle forme de Guanyin (notamment la célèbre Miaoshan, la Guanyin aux vêtements blancs de Hangzhou, la Guanyin des mers du Sud de Putuoshan), l'A. insiste sur le lien intime entre l'organisation de pèlerinages, l'élaboration d'hagiographies en format vernaculaire et la création d'iconographies nouvelles. Ces différentes inventions sont indissociables, chacune renforçant les autres et aucune ne pouvant prétendre à l'antériorité.

Introduite dès l'origine comme une divinité salvatrice, Guanyin est restée par excellence la divinité des congrégations dévotes, de la religion du choix, par opposition aux divinités (presque toujours mâles) des communautés territoriales et lignagères. Elle incarne donc ce second volet de la religion chinoise moderne, volet individuel, de la conversion, de la religion universelle, et des femmes, par opposition au volet masculin et bureaucratique de la religion du terroir. Emblème de la religion du choix et de la conversion, Guanyin a été adoptée par tous les types de groupes et les classes sociales, des groupes sectaires (chapitre 11) aux sociétés de vertu les plus conservatrices.

Vincent Goossaert.

126.31

ZUNIGO (Xavier).

**Volontaires chez Mère Teresa « Auprès des plus pauvres d'entre les pauvres ».** Paris, Belin, 2003, 170 p. (postface de Jacques Maître) (bibliogr., illustr., annexes) (coll. « Sociologiquement »).

Chaque année des centaines de bénévoles internationaux viennent proposer leurs services aux Missionnaires de la Charité de Calcutta. X.Z., après un passage fortuit dans un des

centres fondés par Mère Teresa, a voulu enquêter sur l'expérience de ces individus, originaires des pays développés, qui viennent volontairement s'exposer aux formes les plus brutales de la misère humaine. Il s'est engagé dans une observation participante très impliquée qui l'a amené à vivre pendant plusieurs mois toutes les dimensions de l'expérience du volontaire, allant du plus prosaïque (laver le linge ou la vaisselle) au plus « extrême » (retirer les vers d'un pied infecté, laver et habiller un cadavre).

Après quelques données quantitatives sur la population des volontaires observés révélant, sans grande surprise, une surreprésentation des femmes, des catholiques, des jeunes et des classes intellectuelles aisées, l'auteur consacre ses deux premiers chapitres à décrire l'immersion progressive d'un volontaire dans l'univers des MdC. De l'enregistrement auprès des sœurs à la découverte des règles implicites qui structurent le travail dans les centres, en passant par l'approvisionnement du contact avec les malades, le parcours « d'initiation » est présenté de manière très vivante grâce à l'abondance des détails concrets et des photographies. Cette description est reliée à un effort permanent d'explication et d'analyse des faits sociaux observés par le recours aux grands classiques de la sociologie (en particulier M. Weber et P. Bourdieu) et par la confrontation avec d'autres enquêtes ethnographiques en milieu médicalisé (E. Goffman, J. Penneff). Ainsi, l'absence d'organisation et de rationalisation des activités des volontaires par les MdC est expliquée par le primat de la rationalité « en valeur » sur la rationalité « en objectif » : « Les dispositions caritatives et l'investissement spirituel du travail priment sur les compétences techniques, l'organisation et la productivité du travail. » (pp. 47-48).

Le chapitre 3 essaye de rendre compte de la suprématie des MdC sur le marché du volontariat international. Outre le charisme de la fondatrice, X.Z. met en évidence l'absence de tout « droit d'entrée » (les MdC, contrairement à la plupart des ONG, n'exigent aucune compétence particulière ni durée d'engagement) et la possibilité valorisante d'un contact non médiatisé avec les patients, sans connaissances médicales particulières.

Les trois derniers chapitres, riches en entretiens, sont sans doute les plus intéressants. Avec une grande faculté d'empathie, X.Z. y explore, tout en nuances, les significations différenciées que les volontaires investissent dans leur service. Les croyants, suivant la voie

indiquée par l'institution, tendent à considérer le travail auprès des malades comme un stage purificateur qui permettra de se rapprocher de la virtuosité et d'accéder à l'Essentiel. Leur rapport à la misère, informé par les schèmes de perception chrétiens du pauvre comme image du Christ, comporte une dimension mystique. Cette intentionnalité religieuse du service nécessite de la part des volontaires, moyennement ou non croyants, une adaptation. Contrairement aux sœurs et aux volontaires croyants, leur investissement est en effet davantage orienté « en finalité » (améliorer l'état de santé des malades) qu'« en valeur » (se réaliser chrétiennement). Si certains, comme cette infirmière scandalisée par l'état de conservation des médicaments, se désengagent, d'autres font évoluer le sens qu'ils donnent à leur pratique en ayant recours à un objectif en valeur laïque : le respect de la dignité humaine. Même s'il se refuse à réduire l'activité religieuse à une recherche déguisée de profits symboliques, X.Z. prend aussi en compte les avantages personnels que les volontaires peuvent retirer de leur expérience : capital symbolique, compétence dans le domaine humanitaire... Dans tous les cas le volontariat est un moyen de vivre une expérience d'intensité permettant de rencontrer ses limites et de mieux se connaître.

Cette enquête est passionnante et constitue très certainement un réservoir d'outils et de méthodes pour ceux qui s'intéresseraient à la sociologie du volontariat. La rigueur et l'honnêteté intellectuelle de l'A. sont remarquables. X.Z. précise dans un « Post-Scriptum » le « lieu » d'où il parle. Refusant toute position de surplomb, il dévoile au lecteur, sans fausse pudeur, les rapports qu'il entretient avec son objet de recherche ainsi que les difficultés rencontrées pour trouver la « juste distance ». Sur ce point, il me semble que l'on peut en effet constater des difficultés de détachement par rapport à l'objet dans les trois derniers chapitres. Les représentations spontanées exprimées par les volontaires dans les entretiens sont sans doute insuffisamment questionnées. Une mise en perspective historique et une approche comparative élargie auraient peut-être permis d'accéder à d'autres niveaux d'intelligibilité. Ce n'est cependant que partie remise puisque X.Z. a pour projet d'inscrire cette monographie dans un projet de recherche plus vaste sur le marché du travail humanitaire en Inde. À suivre !

Charles Mercier.